

Faire connaître et reconnaître le parcours de ceux qui ont choisi la France

Fabrice Grognet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/266>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.266](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.266)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2009

Pagination : 234-239

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Fabrice Grognet, « Faire connaître et reconnaître le parcours de ceux qui ont choisi la France », *Hommes & migrations* [En ligne], 1278 | 2009, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/266> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.266>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Faire connaître et reconnaître le parcours de ceux qui ont choisi la France

Fabrice Grognet

Quand une mémoire collective cherche sa place dans les institutions

- 1 C'est en 2007 qu'Arnold Bac, adhérent de l'Union des engagés volontaires et anciens combattants juifs, leurs enfants et leurs amis¹, prend contact avec la Cité nationale de l'histoire de l'immigration : *“Tout commence avec la volonté de faire entrer en contact l'association avec la Cité et ainsi aider celle-ci dans ses efforts pour faire connaître la mémoire qu'elle porte au-delà d'un cercle finalement restreint.”*
- 2 La nouvelle Cité procure en effet un lieu inédit, susceptible d'évoquer l'engagement des Juifs d'origines étrangères dans l'armée française. Seulement, le principe même de la Cité, s'il implique bien de placer l'histoire de l'immigration dans une histoire collective nationale, tend à distinguer, au sein du ministère de la Culture, un patrimoine à part – celui de l'immigration – à la Porte Dorée. Autrement dit, la participation au projet de la Cité suppose, pour toute association ou particulier, de se reconnaître dans un statut, celui d'*immigré* ou d'*enfant d'immigré*, qui est fixé et défini avant tout par la “société d'accueil”, mais que les migrants ou leurs descendants ne mettent pas nécessairement en avant dans leur discours spontané².
- 3 Être ou ne pas être à la Cité implique donc un questionnement, un positionnement vis-à-vis des institutions gardiennes du patrimoine national³. Et, comme le souligne Arnold Bac, *“l'idée de se retrouver dans une Cité de l'immigration n'est pas forcément quelque chose de naturel”*.

Une mémoire familiale pour évoquer une histoire méconnue

- 4 Après sa prise de contact avec la Cité, Arnold Bac apprend l'existence du projet de la Galerie des dons et de son principe de retracer des parcours de vie : *“J’ai sauté sur l’occasion. J’ai amené un certain nombre de documents que j’avais chez moi, laissés par mon père : des écrits, des photos. Il y avait aussi les souvenirs de ce que mon père m’avait raconté lorsque j’étais enfant. Cette mémoire, je la retrouvais dans celle, collective, de l’Union. Mais ce qui m’a toujours frappé, c’est que cette histoire, liée à la place des étrangers – juifs et non-juifs – engagés à partir de 1940 pour la défense de la France, je ne la retrouvais nulle part ailleurs. Dans les cours d’histoire au lycée, pas un mot là-dessus, ça n’existait pas. Je me suis rendu compte aussi que, plus généralement dans la société, cette partie de l’histoire de France était complètement ignorée. La responsabilité de qui ? D’un peu tout le monde, aussi bien de ceux qui auraient pu entendre, que de ceux qui auraient pu parler. J’ai toujours porté en moi, depuis mon enfance, ce souvenir de conversations avec mon père et cette espèce d’incapacité de cette histoire à être connue, partagée par tous. Ça restait entre lui et moi, les gens de l’Union et leurs familles. Faire partager – enfin – cette histoire à travers la Galerie des dons et, à travers l’histoire singulière de mon père, une histoire personnelle permettant de faire ressurgir l’histoire de milliers d’autres hommes en France, de comment ils se sont inscrits dans cette République, c’est ce qui m’a motivé.”*

Sur les traces d’une mémoire à reconstruire

- 5 À la différence d’autres participants au projet de la Cité, concluant au musée un travail de mémoire entamé de longue date, la démarche d’Arnold est avant tout liée à une opportunité inattendue de rendre hommage à son père, élevé, en quelque sorte, au rang de témoin officiel d’une histoire trop méconnue : *“Une histoire difficile à raconter pour moi. Il a fallu reconstituer les choses, se rappeler, construire un discours cohérent autour de ce que me racontait mon père. Je me suis alors aperçu que je confondais, que j’oubliais des éléments ou qu’il y avait des choses totalement incohérentes. Il a fallu résumer, ordonner, avec des appréciations, des affirmations et, au fur et à mesure, je me demandais : est-ce que c’est bien ça ? Est-ce qu’il m’a bien dit ça ? Alors je fouillais dans les papiers. Et j’ai redécouvert les documents, que j’avais chez moi mais que je ne m’étais jamais encore décidé à vraiment lire. Pour moi, cela a été un ‘remue-ménages’ assez perturbant. Mon père, en effet, ne m’a jamais parlé de sa vie avec sa première épouse et son premier fils.”*
- 6 Arnold a donc dû partir des documents en sa possession, mais aussi prendre contact avec des cousines, Rosette et Claire, liées au premier mariage de son père.

De Bender à Paris

- 7 Fils d’Abel et de Malca Bâc, Ovche naît le 13 février 1906 dans la ville russe de Bender. Pendant son enfance, il fréquente l’école religieuse juive, le “kheyder”, puis l’école communale.
- 8 En 1917, quand survient la révolution russe, et face à la menace de pogroms, la famille part à Odessa, alors sous régime révolutionnaire anarchiste. Après la Première Guerre

mondiale, la famille revient à Bender (devenue Tighina)⁴, ville désormais intégrée à la Roumanie.

- 9 Au début des années 1920, Abel, le père, décède. Deux de ses fils, Leïb et Jossel, décident alors de tenter leur chance en France. Ovche entreprend de les rejoindre en 1924 mais, sans permis de séjour, il est expulsé et retourne en Roumanie où règne alors l'antisémitisme.
- 10 En août 1928, Ovche revient en France avec un passeport valable pour trois mois. Un entremetteur lui procure de "vrais faux papiers" de commerçant et il s'établit à Paris. "Govsii", "Govsec", "Ovsei", "Ovsii" ou encore "Ovsec", selon la fantaisie de l'administration française, se fait alors appeler "Serge" et travaille comme ouvrier tailleur, métier qu'il a appris chez un patron à Tighina.
- 11 Sans avoir prévenu de leur arrivée, Malca, sa mère, et les sœurs d'Ovche, Ita, Rivka et Tsipa⁵, viennent à leur tour s'installer clandestinement en France et la famille se retrouve ainsi à Paris.
- 12 Quelque temps plus tard, Ovche rencontre Zysla (francisé en "Gisèle") Finkelsztejn, polonaise juive qui exerce le métier de vendeuse. Ils se marient en 1937 et leur fils, Abel, naît un an après.

L'engagement volontaire d'un étranger

- 13 Au moment de la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne, en septembre 1939, Serge s'engage dans un des régiments de volontaires étrangers rattachés à la Légion étrangère. Affecté au dépôt du Barcarès⁶, il reçoit un entraînement militaire :
- 14 *"Après un court séjour en Alsace à partir de mai 1940, son 22^e régiment de marche des volontaires étrangers, surnommé 'régiment des ficelles', est envoyé sur le front de la Somme, près de Péronne. Après une violente préparation d'artillerie et des bombardements d'aviation en piqué, des centaines de chars allemands de Rommel et Guderian déferlent sur les points d'appui tenus par le 22^e les 5 et 6 juin pour s'ouvrir la route de Paris. Après avoir refusé une première fois de se rendre, sans aucun soutien, ne pouvant compter que sur leurs seules forces avec leurs dérisoires pièces antichars tractées par des chevaux de labour, ne recevant aucun ravitaillement, ni en vivres, ni en munitions, ces hommes étaient condamnés d'avance. Malgré leur résistance farouche, ils finissent par se rendre le 6 juin 1940 sur l'ordre de leurs officiers. Sur les 2 500 officiers, sous-officiers et hommes de troupe, 1 750 ont été tués ou blessés en quarante-huit heures. Cette résistance, constituant la dernière ligne de front organisée, permet à des dizaines de milliers de soldats de l'armée française de s'échapper. Pour cette campagne de 1940, le régiment est cité à l'ordre de l'armée par de Gaulle... et par Pétain !"*

Prisonnier et résistant du Stalag III B

- 15 Fait prisonnier, Serge est envoyé dans un camp en Allemagne, près de Fürstenberg : *"Une partie du trajet se fera à pied, souvent sous des jets de pierre lorsqu'ils traversent des villes allemandes. Juste avant de partir, mon père enterre ses papiers d'identité pour ne pas que l'on découvre qu'il est juif. Finalement, ses camarades et lui décident de se dénoncer comme tels afin d'éviter de graves représailles. Bien que juifs, ils sont en effet protégés par leur statut de prisonniers de guerre et la convention de Genève."*

- 16 “[Durant toute sa captivité], mon père fait partie d’un réseau de résistance interne au camp. Le ‘Front patriotique’ du Stalag III B, à direction communiste, effectue divers sabotages et diffuse un journal clandestin pour combattre la propagande vichyste et nazie grâce, notamment, à l’écoute – également clandestine – de Radio Moscou.”
- 17 En 1945, alors que les Russes arrivent, Serge et ses compagnons sont mis sur les routes, où ils sont surveillés par de vieux soldats allemands qui les abandonneront pour aller vers les Américains. Serge et ses compagnons, “sous les bombardements”, marchent quant à eux vers les Russes. Après quelque temps dans le secteur soviétique, “dont il gardera un bon souvenir”, Serge est transféré dans le secteur américain, puis rapatrié au Bourget par le pont aérien.
- 18 Le 6 juin 1945, lorsqu’il entre chez lui, au 146, rue Ordener, dans le XVIII^e arrondissement de Paris, “la concierge lui annonce en bas de l’escalier que sa femme et son fils n’y sont plus. Ils ont été arrêtés – Abel avait à peine quatre ans –, internés à Drancy, puis envoyés à Auschwitz. Pourtant mon père avait reçu, tout au long de sa captivité, des courriers provenant de sa femme. En fait, ces courriers étaient envoyés par sa belle-famille. Réussissant à survivre à Paris et craignant un suicide de mon père, sa belle-famille avait décidé d’endosser l’identité épistolaire de son épouse”.
- 19 Il retrouve ainsi son appartement, ses meubles, ses outils et sa machine à coudre : “En tant que prisonnier de guerre, ses biens étaient protégés sous scellés.”

Vers une nouvelle vie

- 20 Veuf, Serge reprend son métier de tailleur pour hommes chez un patron, puis à son domicile. Il devient également membre de l’Union des engagés volontaires et anciens combattants juifs 1939-1945.
- 21 Naturalisé français en 1947, il recommence sa vie et se marie la même année avec Rose Halpern. Roumaine venue de Jassy dans les années 1930, Rose, qui a déjà une fille (Rita), est elle aussi veuve, son mari, Moszek Bajer, Juif polonais et résistant communiste, ayant été arrêté et déporté. Quelques mois après le mariage, Arnold naît.
- 22 Le 17 mai 2008, au moment de l’inauguration de la Galerie des dons, Arnold Bac est présent à la tribune organisée autour des personnes qui nous ont confié leurs objets et souvenirs familiaux :
- 23 “J’ai vu la vitrine. Ça existe, c’est fait, il y a quelque chose qui parle de cette histoire d’engagement volontaire et de celle de mon père. J’ai ainsi accompli – n’exagérons pas – une sorte de ‘mission’ que je m’étais fixée, mais que je n’arrivais pas à concrétiser.”

NOTES

1. Voir *Le Combattant volontaire juif 1939-1945*, 1971, supplément au n° 130 de *Notre Volonté*, bulletin de l’Union des engagés volontaires et anciens combattants juifs, 1939-1945.
2. Les membres de l’Union se définissent avant tout comme français.

3. L'Union a déposé ses archives au Centre de documentation juive contemporaine (CDJC-Mémorial de la Shoah) et a estimé qu'il était primordial de poursuivre et de renforcer les relations avec la Cité.
 4. Bender ou Bendery, roumanisé en Tighina après la Première Guerre mondiale, devient soviétique et redevient Bender après la Seconde Guerre mondiale ; nom qu'elle conserve toujours aujourd'hui au sein de la république de Moldavie.
 5. Déportée en juillet 1944.
 6. Un Centre mobilisateur spécialisé, annexe du dépôt commun des régiments étrangers de Sidi Bel Abbes, est créé dans un premier temps au fort de Vantia, près de Lyon. Mais l'afflux de candidats à l'engagement implique la création d'un deuxième centre d'engagement et d'instruction. Il prend le nom de "Dépôt commun des régiments de marche de volontaires étrangers" et s'installe au camp du Barcarès, dans les Pyrénées-Orientales.
 7. *"L'équipement se composait essentiellement de fusils, bien souvent sans bretelle. La ficelle devint alors un élément important de dépannage et les régiments y gagnèrent l'étiquette de 'régiments ficelles'. Leur mérite est d'avoir su faire d'un sobriquet de dérision une sorte de titre de gloire."*
-

RÉSUMÉS

"Enfant dans la Russie des pogroms, mon père est venu, en forçant un peu la porte, dans le pays qui représentait ses idéaux, la France qui avait rendu justice à Dreyfus. Lui, le tailleur juif étranger qui y avait fondé une famille, n'a pas hésité, alors que rien ne l'y obligeait, à s'engager volontairement, dès 1939 et avec des dizaines de milliers de ses camarades, dans la guerre contre le fascisme et le nazisme. Son attachement au souffle romantique de la Révolution avec une foi immense en la démocratie, ses récits de ces moments d'histoire vécue et de ces moments de danger et de fraternité dans la lutte, ses silences terribles sur la tragédie de la déportation de sa première épouse et de leur fils, son immense discrétion qui laissait parfois deviner la flamme qui veillait en lui quand il évoquait sa fierté pour les siens, symbole d'un enracinement sans oubli dans sa nouvelle terre, ont marqué mon existence et forgé mes idéaux." Arnold Bac, fils d'Ovche (Serge).

AUTEUR

FABRICE GROGNET

Ethnologue, chargé de mission au musée national de l'Histoire et des Cultures de l'immigration, CNHI